Introduction à la *Métaphysique* d’Aristote, Pierre-Marie Morel

Aristote (meurt en 322) comme premier à techniciser le vocabulaire philosophique.

Introduction à la problématique générale

Signification du terme « Métaphysique » : Annick Jaulin : « une chimère »=un être composite. C’est Andronicos (Ier siècle av JC) qui l’a nommé ainsi en en faisant l’édition.. (Terme aussi employé pour désigner un traité de Théophraste, la Métaphysique). Andronicos est un interventionniste : il a unifié des traités dispersés, il a donné une cohérence à un ensemble disparate, une cohérence thématique. Son édition se donne comme un itinéraire de lecture cohérent. L’édition Bekker, édition de référence, s’appuie sur le texte établi par Andronicos. Interprétation du terme :

-(interprétation faible) : ta meta ta physika, ce qui vient après les leçons sur la physique

- sens spéculatif : priorité épistémologique de la science abordée dans la métaphysique, priorité ontologique de l’objet ? C’est ce sens qui a été retenu par la tradition, métaphysique s’occupe des choses suprasensibles qui échappent à la physique (métaphysique comme une hyperphysique (néoplatonicien ?)), physique dont l’objet est l’étude des composés (matière/forme) par opposition à la métaphysique qui étudie des choses plus élevés

Brève histoire de la transmission des textes

Essayer de savoir ce qu’est l’Aristote pré-Andronicos. Histoire rapportée par Strabon et Plutarque des textes qui croupissaient dans une cave, ce qui permet d’expliquer l’éclipse du lycée face aux écoles stoïciennes, épicuriennes, et la nouvelle académie. Mais Aristote n’était pas ignoré, on lisait tous ses types de traités (ésotériques, acroamatique / exotérique). Il y a une complexité de la transmission par copie et commentaire. (Numérotation relève de l’édition Bekker)

Métaphysique d’Aristote comme foyer central pour problème ontologique et problème de la primauté : nœud de la métaphysique.

Problématique ontologique : qu’est ce qui est véritablement ? (par opposition à ce qui n’est qu’apparence, prédicat, accident….) qu’est-ce que l’être en tant qu’être ? Qu’est ce qu’il y a de commun entre l’être d’unr couleur, d’un artefact, d’un animal, entre l’être en puissance et l’être en acte ? La métaphysique saisit l’être de ce qui est avec ce qu’il y a de plus commun à ce qui est. Les penseurs antérieurs ont pensé que seule la matière était l’être (les atomistes comme Démocrite) / pour Aristote, la matière n’est qu’une partie de l’être, objet universel, ce qu’il y a de plus commun : problème ontologique et épistémologique, quel rapport entre science métaphysique et autres domaines du savoirs ?

Problème de la primauté : si métaphysique a position fondamentaliste, elle pose les ppes des autres sciences, et la métaphysique devrait alors porter sur le ou les premiers principes : d’où lien avec théologie qui doit trouver les premiers principes. L’objet de la métaphysique est alors un étant particulier, le principe.

Il pourrait y avoir une 3eme voie pour dépasser l’opposition entre objet et primauté : c’est poser l’être en tant qu’être comme ce qui est premier : si la science de l’être en tant qu’être a pour objet l’ousia, on peut supposer que la substance est ce qui est premier, l’objet premier de la métaphysique.

Si on considère qu’Aristote propose manière de concilier les 2 points de vue, alors on en fait une interprétation systématique (Système d’Aristote, Hamelin). Au contraire, Jaeger remet en question la systématicité de la doctrine aristotélicienne. Il propose comme un Bildungsroman de la philo d’Aristote : où il s’éloigne peu à peu de l’idéalisme platonicien de sa jeunesse, au fur mesure que dans ses voyages il se consacre à l’empirie. (On reprochera à Jaeger son interprétation psychologisante). Le livre de Aubenque (*Le problème de l’être chez Aristote*) vaut commme l’utilisation maximale du soupçon non systématique : il a remarqué la tension dans l’œuvre et que le projet métaphysique d’Aristote était un problème ; les articulations métaphysique générale/métaphysique spéciale témoignent d’une coupure entre l’axe ontologique et l’axe théologique (seul à être appelé philosophie première par Aubenque), ce qui donne une interprétation aporétique de la métaphysique.

Science curieuse avec 2 orientations concurrentes : -ontologique (et des qualifications qui ne relèvent pas de l’être : accident, modalité…) quel type d’être quand nous parlons d’autre chose de l’ousia. (Catégories : substance, qualité, quantité, relation, action, passion, temps, lieu, position, avoir ; qui permettent de ranger ce qui se prédique de la substance. Toutes les manières de dire ce qui est ; faut-il référer ces qualifications à un être au sens premier ? si oui, comment ?

-théologique : première cause et premiers principes, y a-t-il un étant suprême ? si oui quel est-il ?Au-delà de ce qui est physique, qu’en est-il de l’être premier ? Problème du statut de ce discours sur l’être premier : science ou modalité particulière du discours sur la vie ? Métaphysique spéciale (cf distinction d’Aubenque reprenant Suarez) d’où ptoblème de l’unité de son projet métaphysique.

Grandes lignes d’interprétation possible : -position de Aubenque : il faut voir deux livres différents dans la Métaphysique, l’un ontologique (gamma, zèta, èta, théta) (cf gamma, I, 1003 a 21-26 : « il y a une certaine science qui étudie l’être en tant qu’être », d’un point de vue universel, katholou, par opposition au science particulière qui l’étudie sous un certain aspect, comme les mathématiques qui l’étudie sub specie quantitationis. Science partielle). Science qui est sans fondement pour Aubenque, sans principe. L’autre théologique (alpha, epsilon, lambda). A affaire au premier moteur immobile, dont l’activité principale est de se penser soi-même.

Premier indice de ce qui caractérise science métaphysique qu’est l’ontologie : A, 2 982b,7

A, 2, 983a Sophia est la plus divine et la plus précieuse : divine en un double sens, divin en est le sujet, c’est la science qu’exercera l’être divin et ses objets de cette science sont divins, sont les réalités les plus élevées. On sait qu’intellect divin se pense lui-même, mais on n’en sait guère plus. Aristote peut suggérer que lorsqu’on pratique cette science, on développe en nous une qualité qui est divine (noûs), sans que nous soyons pleinement divins.

E, 1, 1026 a 19 science théologique comme science théorétique (les plus précieuses) la plus précieuse. Il cherche à caractériser parmi les disciplines où se situe la philosophie première. 3 disciplines (théoriques (mathématiques, physique, théologie) pratique (éthique, politique) et poïétique (arts et métiers)). Science théorétique ne vise aucun intérêt extérieure à leur pratique (discipline libérale comme on dirait au MA), indépendamment de bénéfice technique ou pratique. Chacune ne porte pas sur la même chose. 1025, a 25 **: physique** étudie être tel qu’il 1) peut être mu, 2)de l’ordre du plus fréquent et3) non séparable. 1)Tout être susceptible de mouvement, qui peut être reçu ou donné (animal peut se mouvoir de lui-même) 2) contraire du nécessaire, du toujours. Régularité des objets physiques n’inclut pas absolue nécessité. 3) être considéré comme non séparable de la matière. D’une concavité, je peux donner une définition mathématique, mais en physique, je ne m’intéresse pas à l’équation qui va la définir mais comment elle va structurer un donné matériel. Il appartient au physicien d’étudier une certaine âme en tant qu’elle n’est pas sans matière cf *De l’âme*, où il interroge qui est à même de parler de l’âme : physicien qui ne veut pas le séparer de la matière, le dialecticien, le physicien raisonnable qui veut bien considérer et l’âme (la forme) et le corps (la matière).En physique, on doit étudier l’âme en ce qu’elle exerce une action sur le corps.

**Mathématique** ne considère pas le mouvement et des objets séparables, des abstractions (aphairesis)

**Théologie**: traite de qqch d’éternel, d’immobile, de séparable ; mais ne se limite pas à considérer l’être sous l’aspect de la grandeur mais l’être en tant qu’être, comme séparable et immobile. Spécificité de la théologie, être en tant qu’être comme première cause, qui semble ici subsumer l’ensemble de sa métaphysique. Adjectif « divin » renvoie souvent dans le contexte classique à ce qui est premier, à ce qui est le mieux d’où science théologique divine au sens de première.

(25) Protè philosophia sera philosophie d’une substance qui n’est pas naturelle, elle est la philosophie universelle parce que première : pourquoi éminence implique universalité ? Aristote ne voit pas de contradiction. Si je connais réellement le premier principe, j’envisage la façon dont il est principe, la manière dont il produit les effets.

Première option : lecture aporétique de la métaphysique (Aubenque). Autre option : lecture traditionnelle qui fait une hiérarchie des substances, avec au sommet de la pyramide ontologique Dieu, immobile, puis substance des sphères célestes, puis substances de matière et de formes. Tout être dépendrait en fin de compte de l’efficace de Dieu comme premier principe. Troisième option interprétative consiste à dire qu’il ne va pas de soi de dire qu’objet principal d’Aristote soit l’ontologie. Connaissance de l’être premier comme secondaire, passe après la détermination d’un discours sur l’être (Leszl et Stevens). Enquête sur l’interrelation entre langage et réalité, ontologie car a propos de la réalité, mais n’en est une que parce qu’elle porte sur les conditions de possibilité de la réalité. Adéquation du discours au réel. « L’ontologie d’Aristote est à la fois une épistémologie et une ontologie proprement dite (onto-logie, être et discours, discours sur cet être). Présentation systématique des principes qui seront utilisés dans les autres sciences (puissance et acte, livre Thèta…). Participe de l’élaboration d’une grille conceptuel dont on aimerait qu’elle soit la plus adéquate possible à la réalité. Cette lecture implique une marginalisation de l’ousia.

Méthode de lecture arrêterait deux niveaux : une lecture naïve, ce que peut nous apporter la lecture de l’ensemble des traités sans considérer la genèse de leur arrangement et une lecture plus critique : quel programme de métaphysique habite Aristote ? Envisage l’être sous des points de vue distincts.

Différentes manières d’envisager l’être dans la Métaphysique :

-modèle de la prédication : substance comme sujet de prédicats parmi lesquels les catégories. –modèle sémantico-ontologique : envisage adéquation langage/réalité, l’être dans la pluralité de ses significations puisqu’il se dit en plusieurs sens de différentes façons. Voir Gamma 2 (to on legetai pollakôs). Unité des significations -modèle de la composition : Envisager être ou non sous matière/formes. Etre est-il sous tous ses aspects composés de matière et de forme ? Quel discours tenir sur l’être ? Chercher à comprendre ce qui fait l’unité d’une substance. Ce qui pose problème de la relation physique/philosophiepremière  -être en acte/être en puissance : comment parler de l’être qui n’est pas encore réellement, étudier raison de l’antériorité de l’acte par rapport à la puissance.

Livre A, 1

Remarque méthodologique : on est dans un registre du lieu commun (tous les hommes désirent naturellement savoir). Quel type de désir ? Origine naturelle (phusei) : chez Platon, désir du savoir, désir de l’être (*Phédon*) est le propre du philosophe, non de tout homme. Pas un désir commun. Enoncé de départ pas si conventionnel qu’il n’y parait. *Registre relève de la dialectique* : idée partagée, problème débattu Exemple de la vision : nous permet de voir des différences, de discerner, de discriminer. (De plus, exemple d’un désir qui n’est absolument pas savant. Est tout ce qu’il y a de plus commun). Indication que le savoir a trait aux différences. Savoir revient à saisir des différences ; Commun d’autant plus que partager par l’animal. Enquête de type zoologique qui tente d’instaurer une échelle parmi les animaux selon leur capacité cognitive : sensations, mémoires. Animaux dépourvus du noûs. Exemple de la sensation prend tellement de place qu’il devient le tournant de l’argumentation : l’exemple devient objet d’étude. Présentation hiérarchisée des facultés cognitives mise en parallèle avec échelle dans genre animal : sensation (animal) : certains ont la mémoire, d’autres non. Chez ceux qui ont mémoire, il y a des intelligents (phronimoi) et capables d’apprendre et des non-intelligents car non pas faculté par exemple d’entendre (abeille). Parmis les intelligents capables d’apprendre, il y ceux capables de l’expérience, (humain) l’empeiria qui conduira à des raisonnements, des sciences et ceux incapables.

Faculté proprement humaine à partir de l’expérience, qui fait passage vers mode de connaissance plus élaborée (tekhnè et epistémè). A question comment accède-t-on à la science ? Continuité dans faculté de connaissance ou rupture ? Question de la spécificité de l’expérience, suffit-elle à faire la science et la technique ou se passe-t-il qqch d’autre ? Expérience comme synthèse de souvenir (981a), induction à partir de la multiplicité naturelle des souvenirs d’une même chose. Fait passer du pluriel au singulier (mia empeiria). Qu’est ce qu’il y a de spécifiquement humain dans l’expérience ? chien qui voit le bâton qait qu’il va avoir des problèmes : comportement acquis de l’animal semble correspondre à ce que l’on définit comme expérience. « Art nait lorsque multitude de **notions** expérimentales se dégage un seul jugement universel, (hupolepsis) applicable à tous les cas semblables » (981a5). Notion d’expérience (ennoema) : unité de l’expérience relève de la mise en présence de notion (différent de aisthanema, on a donc qqch de plus que la simple synthèse des données sensibles). *De anima*, III, 3 (427b17) : hupolepsis renvoie toujours à un phénomène de pensée. *Ethique à Nicomaque*, VII, 5 : bêtes sauvages n’ont pas capacité d’émettre des jugements universaux (hupolepsin katholou) mais seulement la collection de souvenirs particuliers. Hupolepsis renvoie à expérience et à art : expérience est assimilable à un jugement. Expérience non réductible à opération de perception, pas seulement somme de souvenir, il y a qqch de notionnel dans l’expérience. Expérience est déjà une sorte de saisie d’universalité.

Qu’est ce qui fait particularité humaine de l’expérience ? Première présence de l’universel. Cf aussi Seconds Analytiques, II, 19, 100a5 : « l’expérience c’est l’universel en repos tout entier dans l’âme, comme une unité en dehors de la multiplicité et qui réside une et identique dans tous les sujets particuliers ». Expérience comme stabilisation des données antérieures qui nous donne une notion universelle.

Distinction expérience et art. Cite *Gorgias*, 448c : il y a parmi les hommes une foule d’art différents, savantes créations du savoir (empeiria) : savoir (empeiria) dirige notre vie selon l’art, absence de savoir (apeiria) la dirige selon le hasard (kata tukhèn). Plus loin dans le dialogue, différence technè/empeiria : connaissance des causes dans la technè, pas dans l’ecpérience, associé à la (tribè). Aristote reprend partiellement : 981a4. « dia tès empeirias » : par l’intermédiaire de, pas résultante causale. Pas continuité parfaite entre l’expérience et l’art : compétence technique sur X ne peut pas être complètement déduite de notre expérience de l’expérience qu’on a de X. Art fait intervenir une classe et sa définition. Expérience participe du particulier : kath’hekaston, plusieurs pris individuellement, un par un : ca fait l’hupolepsis, fonctionne en vertu des cas particuliers, par opposition à l’art qui agit kath’eidos en, en se référant à une classe. Dans expérience, on agit en fonction de ce que les cas se ressemblent, relation de ressemblance, de similarité : dans l’art, on agit en vertu de l’appartenance à une classe, relation d’identité. Définition nous met en rapport de la cause : connaissance de l’espèce va donner la cause. Pour connaitre les causes, il faut faire intervenir des traits universels, et non pas seulement particulier. Expérience comme connaissance de l’individuel (kath’hekaston), art connaissance du général.(kath’holou). 981a25 : critère clair de distinction art/expérience : connaissance des causes, avec aussi l’apparition du concept de sophia.

Ccl, A, 1 : gradation des facultés cognitives. Difficile de savoir si gradation continue ou non : continuité dans mesure où chaque phase est conservée dans phase suivante, mais rupture dans le fait qu’art est première faculté cognitive à recourir à l’eidos, la classe en général. On a déterminé conditions psychologiques du savoir qui a permis de faire ressortir connaissance causale ; c’est sur cela désormais qu’il faut s’intéresser.

Notions générales sont acquises par induction naturelle, ab l’expérience. En même temps, on percoit qu’il y a un saut entre caractère génétique de l’idée et opération sur l’universel en tant que tel : continuité psychologique, discontinuité opératoire : Expérience se prononce toujours sur des particuliers, art et science sur l’universel ; notion de conception (upolepsis) à la fois pour expérience que pour science.

Livre A doit permettre d’envisager à quel type de science on a affaire.

A, 2 homme de science et homme d’art ont tous les deux connaissances des causes selon lesquelles ils agissent : acquis de la précédente partie, science nécessite connaissance des causes (propriété cadre de l’épistémologie aristotélicienne).

982a5 Partir des conceptions (hupolepseis) qu’on a du sage pour savoir ce qu’est la sagesse (argumentation de type dialectique). Etude donc des endoxa (opinion probable, admise, qui a une certaine autorité par opposition à la certitude qui peut être base d’un syllogisme démonstratif). Endoxon= prémisse probable, vraisemblable.

Chapitre 2 structuré en 3 parties : jusqu’à 982a22 (page 76), puis jusque page 78 (sagesse comme ayant son propre telos et portant sur des objets divins) et jusqu’à la fin du chapitre.

Endoxa sur le sage : sage a science de toutes choses en général sans avoir science de rien en particulier : cf sophistique comme science formel ou définition par Hippias d’un savoir sophistique comme polymathie. Aussi écho positif : statut qui doit être celui du jeune homme qui a reçu une bonne paideia : sagesse porte sur le difficile, sur ce qu’on ne connait pas en premier lieu : le plus rigoureux (akribesteron) à enseigner les causes est le plus apte en toute science : libéralité de la sagesse, celle qu’on choisit pour elle-même est plus sagesse que celle qu’on choisit pour ses applications (annonce son caractère autotélique, par rapport à la science.

Ce qui est le plus éloigné des sensations comme objet de la sagesse : tous les substrats, dans leur universalité : plus idéal de polymathie mais d’universalité, rapport entre généralité de la notion et pluralité des substrats qui peuvent tomber dessous. Mention explicite de l’universalité comme tous les cas qui peuvent tomber sous règle. Savoir toute chose devient connaissance de l’universel (le plus difficile à connaitre) : reformulation de l’opinion 1 et articulation opinion 1 et 2.

C’est ensuite notion de « plus rigoureux qui est reformulé » : exactitude comme connaissance des objets premiers ; arithmétique est plus rigoureuse que géométrie dans mesure où porte sur des éléments plus premiers (les nombres) là où géométrie traite d’objets dérivés (nombres appliqués l’espace). Il s’agit de discerner des principes. Question de l’aptitude à instruire s’explique par connaissance des causes. C’est parce qu’on connait les causes qu’on a un véritable savoir et qu’on est plus apte à instruire. Opinion commune remarque des caractères (est plus rigoureux….) mais ne les explique pas : là Aristote opère une explication : sage est plus rigoureux car explique les causes qui font que l’objet est ce qu’il est. Suprême connaissable = objets premiers= causes. Savoir véritablement, c’est savoir des objets premiers qui valent comme principe et savoir consiste à partir de ces principes pour proposer des explications causales et étendre le champ de la connaissance (tout en rejetant une connaissance qui partira des objets/substrats pour aller aux causes = rejet de l’induction et affirmation implicite de ce que la science véritable doit être inductive).

Science plus propre à commander est la meilleure : topos assez vague était celui du sage qui ne recoit pas d’ordre mais qui en donne. Science la plus propre à commander (arkhikotatè) : science la plus rectrice car la plus apte à définir principes et à la subordonner. C’est connaissance de la fin, principe téléologique, ce en vue de quoi. Vocabulaire axiologique (le bien, ce qui est le meilleur dans la nature entière) Bien caractérise chose qui a réalisé son essence au niveau optimal, qui a réalisé sa fin. C’est ce qu’il y a de plus réalisé dans l’ordre de l’être, n’a pas à voir avec le bien pratique, pas axiologie anthropocentrée. Mais aussi « fin comme ce qu’il y a de meilleur dans la nature entière » pas seulement excellence de x, mais excellence pour x, y, z…. dimension théologique : fin de chaque être dans son essence ou pour un ensemble d’entité et une réalité d’ordre supérieur.

Conclusion générale de son analyse des opinions sur la sagesse : nom recherché revient à la même science, qui doit étudier premiers principes et premières causes, parmi lesquelles la fin. Dialectique d’Aristote ne rejette pas les opinions communes mais les conserve pour étudier ce qu’elles peuvent contenir de vrai. Elles constituent le point de départ d’une enquête. Dans second temps, dialectique aristotélicienne va constituer en une reformulation des opinions admises.

Aristote s’oppose à la thèse des poètes (seul un Dieu peut posséder ce privilège [cette sagesse] dit Simonide) : il encourage à rebours de cette thèse de chercher cette sagesse. Science que nous recherchons est divine, c’’est pour cela qu’on doit la pratiquer. Elle est divine de deux façons : c’est celle que possèdera le Dieu et science des objets divins. Objets divins sont les causes, science est divine par sa capacité à appréhender les causes, parce qu’elle part de réalités premières. Objets de science comprennent les principes de leur explication : ils ne sont pas facilement accessible mais contiennent en eux principes de leur explication. EX : incommensurabilité de la diagonale du carré semble difficile à appréhender mais pour le géomètre qui a la raison de cette incommensurabilité, le contraire (commensurabilité) est plus dur à penser.

A, 3 Définition de la science ramassée, qui évoque théorie des 4 causes et annonce enquête sur principes physiques. Causes principielles = celles qui sont au commencement. S’engage sur une recherche sémantique de la cause et en distingur 4.

Mais avant cela, idée de cause première (« nous déclarons savoir chaque chose quand nous pensons acquérir la connaissance de la cause première (**protè aitia**) : 1/ cause la plus proche (C1-C2-C3-Evenement) : cause première=C3 2/ cause la plus lointaine C1 3/ cause essentielle, la plus appropriée.

« Les causes se disent en quatre sens » : -cause formelle (ousia/ to ti en einai) principe d’organisation (eidos/morphè), loi de developpement, programme

-cause matérielle (hulê/ upokeimenon)

-cause efficiente, motrice (hothen hè archè tês kineseos) kinesis=mouvement local/augmentation ou diminution/changement qualitatif

-cause finale (to hou heneka/ to agathon)

(il peut y avoir équivalence cause finale/cause formelle : car c’est fin qui détermine forme)

A,3 : amorce enquête sur les causes : nécessité de mettre à l’épreuve théorie des 4 causes, ou encore les 4 sens de la notion de cause : « Etre cause de » s’entend de 4 manière.

Cause formelle : substance, être-ce-que-c’est (to ti ên einai),(aussi quiddité). Pas terme grec courant. Dans vocabulaire courant, ousia peut renvoyer à la richesse, de ce qui est le plus être (signifie Idées pour un platonicien, Formes intelligibles). Ousia : à la fois un composé (Socrate) et l’essentiel du composé (ce qu’il y a de plus essentiel dans Socrate, ce qui fait son essence). Dans d’autres textes, mise sur le même plan de to ti ên einai, forme et ousia comme dans Physique, II, 3 : aussi terme de paradeigma, modèle en tant que principe immanent et non pas en terme de principe transcendant. (Eidos chez Aristote : -espèce par rapport au genre (genos) – détermination (eidos d’une impression sensible : je reconnais que c’est une voiture. Schème d’une qualité – forme d’un individu donnée (parfois équivalent de logos, structure rationnel, **raison immanente, objective et structurante**). Ce qui va permettre de définir un individu donné, sa forme que l’on se représente comme objet de définition. Si forme comme ce qu’il y a d’essentiel dans une chose, pas forme en soi platonicienne mais inhérente à la chose. Mais pas non plus forme comme configuration, agencement matériel de leur parti. (cf. Democrite : argument d’Aristote contre : médecin effectif et médecin dessiné ont le même agencement, mais simple homonymie car médecin dessiné ne peut remplir la fonction qui est celle du médecin apte de guérir grâce à l’art médical. Aristote utilise terme de *skèma*pour désigner telle organisation matérielle des parties, qu’on utilise pour désigner les figures géométriques. Aristote est aussi un skèma, mais ce n’est pas cela qui le définit comme substance : sens statique de skèma/sens dynamique de eidos. Skèma ne fait apparaitre fonction des individus. Dans genèse des animeaux, matrice forme le corps en vue de cette forme pleinement réalisée, elle agit donc comme cause finale. Livre Z, 1032b11 : Médecine et art de bâtir sont la forme de la santé et de la maison. Forme non réductible à organisation immanente des parties : forme de maison et de santé résident dans esprit de l’architecte et du médecin ; participe d’un programme de développement. Quiddité/être ce que c’est : quand on pose question définitionnelle, on peut répondre de manière générique : Socrate est un animal. Genre va faire partie de la définition, qui consiste en l’énoncé du genre et la différence spécifique. Il y a une substancialité propre à chacin, qui en fait un être propre par soi. Pour le définir, on ne peut donc pas se limiter à l’espèce ; pour que chacun ait sa substantialité et qu’il ne soit pas attribut ou modalité d’un être substantiel plus large, il faut que chaque individu ait sa forme qui lui est propre, être essentiel d’un individu déterminé. Ce n’est pas seulement le genre, l’espèce ni les accidents (assis, debout…) . Quiddité qqpart entre les espaces et les accidents. Quiddité consiste à aller le plus loin possible dans la définition d’un individu. On ne parvient jamais en définissant un énoncé en parfaite adéquation avec ce qui est défini : définir, c’est toujours utiliser des universaux, qui ne se rapportent jamais adéquatement avec le corrélat objectif de la définition. Enoncés scientifiques portent sur l’universel. Coupure ontologie qui pose existence d’individualité substantielle, mais énoncés scientifiques ne portent pas sur les individus. Scission ontologie individualisante et épistémologie universalisante ? Peut-être ce qui importe est ce qu’il y a d’essentielle dans l’individu, ce qu’il y a de constant et non l’accident. Ce n’est pas l’individu qui nous intéresse mais les conditions d’existence de l’individu ; que quiddité soit substance, ça ne va pas de soi, c’est l’objet du livre Z.

Causalité matérielle : matière ou substrat. Physique, II, 3 : ce dont une chose vient (ex ou gignetai) et ce dont elle est encore composée. Matière est causal à double titre, d’une part comme origine, d’autre part comme constituant, composant (hupokeimenon) : ce qui va composer élément perdurant des substances sensibles. Il y a qqch qui subsiste, permanent.

Pourquoi matière n’est pas ousia ? En répondant à la question qu’est-ce que c’est par la matière dont elle est constituée, je ne donne qu’une réponse générique, qui ne me dit pas quelle est la fonction de la chose (Z,7, 1033a5 sq). Si substance d’un être est ce dont je rends compte par définition, matière ne peut être substance. Mais ça ne veut pas dire que matière soit complètement exclu du domaine de la substantialité : il faut voir en quel point elle y participe (Z, 7-9 et H)

Causalité efficiente : ne doit pas être réduite au mouvement local (aussi changement qualitatif et changement quantitatif : ces 3 types de mouvements s’inscrivent dans structure à 4 termes, avec génération et corruption). Causalité efficiente peut renvoyer à n’importe lequel des 3 mouvements ; elles ne s’excluent pas mutuellement. Exemple de Physique, II, 3 : père comme cause efficiente et matérielle. Même agent peut être cause efficiente et cause formelle. Z, 7, 1032b21. Forme et cause formelle peuvent être dans l’esprit de l’agent : ici, Aristote la pose comme cause formelle et cause efficiente, point de départ du mouvement ; agent est également cause finale, il a le projet d’aider le patient, structure, point de départ et projet en tant que but à atteindre. Théorie des 4 causes a danger d’absolutiser 4 types, de leur donner existence. Plutôt 4 types de relations entre les agents et leurs effets. On va être amené à mobiliser selon les cas telle ou telle type de relation. Plus explicative est la cause finale, ce en vu de quoi les choses sont ce qu’elles sont. Mais selon type de phénomène auxquels on aura à faire, il faudra utiliser d’autre relation. Même si cause finale est la plus importante, ça ne veut pas dire que dans la nature tout dépend de la cause finale. C’est pas Bernardin de Saint Pierre. Tout n’est pas final : certains n’ont pas d’utilité naturelle, comme la couleur des yeux. Il n’est pas clair du tout que mouvement des éléments obéissent à causalité finale. « Nature ne fait rien en vain » ne signifie pas qu’il y a un dessein intelligent comme pour les néo créationnistes américains :quand il dit ca, Aristote ne se met pas au niveau du cosmos mais de l’espèce.

Aristote étudie ensuite les diverses thèses de philosophes : « ou bien en effet nous découvrirons une autre espèce de cause, ou bien notre confiance sera affermie dans notre présente énumération ». Pour être sur de l’exhaustivité de la série des causes, on va enquêter chez les prédécesseurs : c’est un procédé dialectique : méthode qui part de prémisses non nécessaires mais probables ; a un aspect de mise à l’épreuve, peirastique. Aussi début du livre B, diaporesei kalôs : traverser les apories : participe de la fonction de mise à l’épreuve de la dialectique. Registre d’argumentation qui va permettre de traiter des difficultés de la philosophie comme les principes.

Prédécesseurs ont surtout insisté sur causalité matérielle.

**LIVRE GAMMA**

Qu'est-ce que la dialectique chez Aristote ? Chez Platon, c'est la science suprême, le dialecticien correspond au philosophe. La dialectique permet de réfléchir sur les formes (*Phèdre, Sophiste*).

Ce qui frappe chez Aristote, c'est que la dialectique n'est pas la science suprême, son niveau de scientificité semble second par rapport à un régime plus compétent : la science démonstrative (*apodeixis*). La science démonstrative est exposée dans les *Premiers* et *Seconds analytiques*. On va distinguer entre la déduction dialectique et la déduction démonstration dans les syllogismes.

Ce qui diffère, c'est que les prémisses ne sont pas les mêmes. Dans la déduction dialectique, on formule des problèmes à propos de propositions admises, probables, alors que pour la démonstration, on part de prémisses nécessaires. Dans une démonstration, les vérités sont premières, nécessaires, immédiates. Si la dialectique possède une scientificité moindre, alors à quoi peut-elle servir ?

Les *Topiques* sont le traité sur l'usage des raisonnements dialectiques (*topos*: le lieu, mais aussi le lieu commun, le point en question), c'est l'étude des lieux de la discussion, puisqu'on doit pouvoir raisonner sur tous les points, y compris le probable. Au livres I et VIII, on a des considérations générales sur la dialectique mais Aristote reste trop vague. En I,2, il distingue néanmoins quatre fonctions principales de la dialectique.

1 la gymnastique intellectuelle

2 les discussion avec autrui : on doit pouvoir partager des *endoxa* avec autrui. Aristote renoue avec la tradition socratique en établissant les conditions d'un dialogue possible.

3 dans le domaine des connaissances philosophiques, savoir distinguer le vrai et le faux parce qu'on est capable d'argumenter dans les deux sens. La dialectique a plus d'extension que la philosophie, et les compétences qu'elle suppose ne sont pas celle du philosophe (contrairement à Platon).

4 traiter des notions premières de chaque science : lorsqu'on s'interroge sur les principes d'une science, on ne peut les démontrer car ils sont justement les prémisses à partir desquelles on va effectuer la démonstration. Cela pose le problème de la circularité de la science. Si un savoir de science est un savoir démonstratif, et si la démonstration des principes est impossible, y a-t-il une science des principes ? Pour Aristote, non. Une science est-elle en mesure d'établir ses propres fondements ? La 4ème fonction de la dialectique fait naître l'espoir de dépasser cette aporie. Lorsqu'il a fallu mettre à l'épreuve la théorie des causes, on s'est servi de la dialectique. Aubenque soutient que l'ontologie d'Aristote est fondamentalement une dialectique. Quel modèle de rationalité pour la science de l'être en tant qu'être ? La métaphysique d'Aristote recourt souvent à la dialectique pour mettre en question les fondements mêmes de la science, mais on ne peut pas la réduire à une vaste enquête dialectique ; la dialectique est nécessaire partout là où la démonstration est impossible.

**Gamma, 1**

Il y a une opposition entre une science totale, qui a pour objet l'être en tant qu'être, et une science partielle, qui étudie les propriétés d'une partie de l'être. Le « coïncident par soi » est une propriété essentielle. Les mathématiques étudient l'être en tant que quantité ou figure et non en tant que tel. Le livre Iota traite des propriétés de l'être en tant qu'être, des notions ontologiques transversales sur le fait d'être. La suite du paragraphe renvoie au livre A, sur la science recherchée.

« Par soi » s'oppose à « par accident » ou encore « par rapport à autre chose ». Cela concerne donc les propriétés intrinsèques de l'être, sur ce qui le constitue essentiellement, pas seulement l'être en extension donc, mais aussi en intention (donc pas uniquement ce qui peut entrer dans la catégorie de l'être, mais ce qui fait qu'on peut les y mettre, l'essence de l'être). Aristote montre que les présocratiques se sont trompés puisqu'il cherchaient une cause matérielle, mais au moins ils cherchaient l'essentiel de l'être. Qu'est-ce qui a rang de principe dans le domaine de l'être ? Si l'enquête sur l'*ousia* est si présente dans le texte, c'est parce que la substance est ce qui fait que les choses sont ce qu'elles sont (Z, 17). Il y a un glissement entre le livre gamma (qu'est-ce que l'être?) et le livre zêta (qu'est-ce que l'ousia?).

En gamma,2 : « L'être se dit en plusieurs sens, mais relativement à une unité. » En quel sens l'être est-il commun ? Quel type d'unité ? On pourrait penser à une unité générique, l'être comme super-genre, mais Aristote nous dit que l'être n'est pas un genre. Une autre solution consisterait à dire que l'être a une unité par analogie, mais Aristote choisit un autre modèle. L'être se dit sous plusieurs aspects mais avec un référent imminent, ce que Owen appelle une « unité focale de signification ». Tous les sens se rejoignent en un sens éminent et premier par rapport à tous les autres.

Pourquoi Aristote précise-t-il « sans homonymie » ? Il n'y a pas de rapport accidentel entre ces différentes dénominations. On cherche alors le sens éminent parmi les différents sens de l'être. Il prend l'exemple de la santé. De même qu'il y a une unité *pros hen* pour l'être, il y a une unité de la santé pour ce qui est sain. La réponse d'Aristote à la question de l'unité de l'être est : la substance. La science de l'être en tant qu'être se configure comme science de l'ousia mais aussi comme science des causes premières (« en plusieurs sens, mais à chaque fois relativement à un seul principe »). Aucune qualification ne peut être séparée de la substance. C'est à cause de la substance que les êtres faits sont (cf Z,1). La substance se définit comme ce qui n'est prédicat de rien d'autre. Ainsi le non-être qui est est relatif, pris dans le sens de l'altérité, et non non-être absolu comme chez Parménide. C'est toujours par rapport à une substance que va se définir le non-être.

Le problème que rencontre Aristote est le problème fondamental de l'unité de l'être. LA difficulté est d'attribuer à l'être une unité sans empêcher toute multiplicité. Or être véritablement, c'est avoir une certaine unité (cf Leibniz « Etre, c'est être un être »). Il faut organiser le multiplie en le référant à une unité première. C'est ce que propose Aristote par *pros hen*: seule la substance peut être dite un être. Il y a donc deux modalités de l'être : substantielle et relationnelle.